

Les frères ennemis hongrois dans la « chanson d'aventures » *Florence de Rome*

Imre Szabics

Université Eötvös Loránd de Budapest – Collège Eötvös József

Le sujet de la « chanson d'aventures »¹ *Florence de Rome*² révèle des similitudes frappantes avec le thème d'autres poèmes narratifs du XIII^e siècle comme la *Belle Hélène de Constantinople*, *Parise la Duchesse* faisant partie de la *Geste de Nanteuil* ou *La Manekine*, célèbre roman en vers de Philippe de Rémi. Ces œuvres dans lesquelles des rôles plus ou moins marqués sont remplis par de hauts personnages hongrois pour la plupart fictifs, ont le trait commun d'avoir pour héroïne une dame ou une jeune fille de haute naissance (impératrice, reine ou princesse) injustement accusée et persécutée – dont les malheurs et vicissitudes constituent en effet l'intrigue principale – jusqu'à ce qu'elle soit déclarée innocente et restituée dans ses droits à la fin du poème.

Synopsis

Moitié chanson de geste, moitié roman d'aventure, *Florence de Rome* présente le « *romant* » de la fille de l'empereur Oton de Rome. Le vieux Garsire, roi de Constantinople demande en mariage Florence, fille d'Oton, qui la lui refuse. Garsire convoque aussitôt une armée immense pour faire la guerre à Rome. Pendant la guerre, deux princes hongrois, Esmeré et Milon, fils du roi Philippe de Hongrie, arrivent à Rome pour secourir Oton. Florence s'éprend du jeune chevalier hongrois Esmeré, dont la vaillance et la bravoure la comblent d'admiration. En voyant approcher la bataille décisive entre Grecs et Romains,

¹ Sur la définition de ce terme et son application à des gestes tardifs, voir William W. Kibler, « La "chanson d'aventures" », In : *Essor et fortune de la Chanson de geste dans l'Europe et l'Orient latin*, Actes du IX^e Congrès International de la Société Rencesvals, t. II, Modène, Mucchi Editore, 1984, p. 509-515.

² *Florence de Rome, chanson d'aventures du premier quart du XIII^e siècle*, éd. Axel Wallensköld, Paris, Firmin-Didot, t. I-II, 1907 et 1909 (S.A.T.F.).

Florence, pour éviter la défaite des siens, offre d'épouser Garsire. Mais Oton refuse d'accepter l'offre de sa fille et exhorte ses hommes au combat en promettant sa fille avec son empire à celui qui se battra le mieux contre l'ennemi. Observant la bataille du haut d'une tour, Florence déclare son amour à Esmeré qui promet de le mériter par ses exploits. Les Grecs commencent à être refoulés lorsque l'empereur de Rome est blessé à mort d'une flèche. Avant de mourir, il donne la main de Florence et son empire à Esmeré, ce qui provoque la jalousie de Milon. Ayant appris la mort d'Oton, les Grecs lancent une nouvelle attaque contre les Romains qui se défendent courageusement. Florence décide alors de prendre pour mari un brave chevalier qui puisse vaincre les Grecs. Elle voudrait bien épouser Esmeré, mais comme il a disparu dans le dernier combat, elle se résout à prendre Milon pour mari. Quand Esmeré, libéré par Garsire, rentre à Rome, Florence lui fait la même proposition et Esmeré, lui, accepte avec plaisir de l'épouser. Florence et Esmeré fêtent leur mariage et le prince hongrois devient empereur de Rome tandis que Milon songe à la vengeance.

Esmeré réunit ses hommes pour lancer une attaque décisive contre les Grecs, et il demande à Milon de se rendre à Rome avec cent chevaliers pour garder l'empire et protéger la reine Florence pendant son absence. Milon juge le moment venu pour accomplir sa trahison : il réussit à corrompre les cents chevaliers pour qu'ils disent à Rome qu'Esmeré, mortellement blessé, a laissé à Milon l'empire et sa femme. Mais Florence ne croit pas à l'imposture et refuse catégoriquement d'épouser Milon. Entre temps, Esmeré remporte une victoire sur Garsire à Constantinople, et retourne à Rome, emmenant avec lui Garsire. Florence, dans sa joie, envoie Milon à la rencontre de son frère, mais arrivé devant Esmeré, il accuse Florence d'adultère avec un de ses chevaliers. Celui-ci arrive au même moment et l'imposteur sera démasqué. Ayant appris la perfidie de son frère, Esmeré veut tuer Milon mais sur les demandes de ses chevaliers et de Garsire, il se contente de l'expulser de son empire.

Milon n'obéit pas à son frère et parvient à forcer Florence à quitter avec lui le territoire de l'empire. En route, Milon, poussé par ses désirs amoureux, fait de multiples essais pour obtenir l'amour de Florence. Comme elle ne cède pas aux désirs du prince, celui-ci la frappe dans son accès de colère et l'attache à un arbre. Ayant entendu ses cris, le châtelain du Château-Perdu chassant dans la forêt la détache et la conduit à son château. Cependant Milon se réfugie chez le seigneur d'un autre château et commence à avoir des remords. À Château-Perdu, Florence faillit devenir la victime de la vengeance d'un chevalier amoureux qu'elle a éconduit, et le lendemain matin elle ne peut sortir saine et sauve du château qu'avec une grande difficulté.

La jeune reine de Rome arrive au bord de la mer où elle tombe sur deux bandits qui la vendent à un capitaine marchand d'esclaves. En pleine mer, le capitaine veut abuser de Florence qui lui résiste et implore le secours de Dieu. Une grande tempête éclate alors, qui fait chavirer le navire, mais Florence est sauvée. Elle arrive au pied d'un rocher, surmonté d'une abbaye, appelée Beau Repaire, où elle entre. Pendant que Florence entre à Beau Repaire, Esmeré tombe malade : dans une guerre, il a été blessé à la tête par une flèche que le médecin n'a pu retirer de son crâne. Après que Florence eut guéri par ses prières une jeune religieuse malade, le bruit de cette guérison miraculeuse commence à attirer à Beau Repaire une foule de malades. C'est ainsi qu'arrivent dans l'abbaye Milon, devenu lépreux à cause de son crime commis envers son frère et sa belle-sœur, ainsi que le capitaine et les bandits malveillants, tous devenus paralytiques. Finalement, Esmeré y vient lui aussi et l'abbesse apprend à Florence que le roi de Rome est arrivé à Beau Repaire. Le lendemain Florence fait appeler tous les malades : Milon, les bandits et le capitaine de navire. Elle leur demande de confesser publiquement leurs péchés et ils seront guéris. Puis elle guérit aussi Esmeré qui a la joie immense de retrouver son épouse perdue. Ils retournent aussitôt à Rome, où leur naîtra un fils, Oton de Spolète.

Le principe de la binarité antithétique

La « chanson d'aventures » se divise en deux parties distinctes : la première présente tous les critères d'une chanson de geste traditionnelle, dont le noyau épique est constitué principalement des batailles acharnées entre les guerriers des deux monarques quoiqu'elle reste peu originale quant à l'usage poétique des ressorts caractéristiques du genre épique (préparatifs à la bataille, description détaillée des armées, des armes et armures chevaleresques, combats singuliers, vaillants coups d'armes, etc.).

La seconde partie, qui suscite plus d'intérêt raconte les péripéties que Florence connaîtra après qu'elle aura dû quitter, malgré elle, Rome et son époux. C'est à partir de là que la chanson de geste glisse, par les éléments romanesques et merveilleux toujours plus nombreux, dans le registre de la « chanson d'aventures » ou le « roman d'aventures ».

Ce qui relie cependant les deux parties divergentes de l'œuvre, c'est la valorisation conséquente du principe que nous appellerons le « principe binaire antithétique ».

Dès le début, on voit apparaître l'opposition permanente du *Bien* et du *Mal*, entités fondamentales de l'éthique et de l'esthétique médiévales, qui traverse,

du commencement jusqu'à la fin, tout le poème. C'est dire que la chanson se fonde, quant à son essence thématique et morale, sur la lutte incessante de personnages dont certains sont susceptibles d'éveiller, par leur attitude valeureuse et leurs bienfaits, notre sympathie tandis que les autres sont présentés par l'auteur comme leurs opposants peu honnêtes, voire malfaisants.

C'est l'aspect antithétique en question qui ouvre la chanson lorsque l'auteur anonyme oppose le roi de Constantinople, qui « mout fut viaus et frellles et chenuz et usez,/ Qu'il ot [...] cent cinquante ans passez » (v. 73-74), à la jeune princesse de Rome d'une beauté ravissante et d'une courtoisie et d'une sagesse exceptionnelles :

El fu cortoise et sage et de grant nobleté
 Et si fu bien letree, pleine d'umilité,
 Et dou cors des estoiles sot a sa volenté,
 De toz les elemenz, quan qu'en furent trové.
 [...]
 Et quant elle parole, tot le mont vient a gré,
 Et cil que bien l'esgardent sont si enluminé,
 Qu'el ot la char plus blanche que n'est flor en esté,
 Les iaus vairs en la teste, le vis frois coloré,
 La boche petitete, le menton acesmé. (v. 49-61)

Le contraste est si frappant entre la vieillesse de Garsire et la jeunesse de Florence qu'il laisse prévoir le futur conflit des deux empires et anticipe en quelque sorte sur la guerre féroce qui ne tardera pas à éclater entre eux.

Au demeurant, dans le fait que le vieux roi de Constantinople se met à convoiter irrésistiblement la jeune et belle princesse de Rome, on peut voir, une fois de plus, l'actualisation poétique d'une ancienne croyance qui se retrouve aussi dans d'autres poèmes du Moyen Âge, comme par exemple dans la *canço* IX de Guilhem de Peitieu³. Garsire, accablé sous le poids de son âge, veut épouser avant tout Florence pour pouvoir récupérer sa force et se « rafraîchir » le corps par les baisers et la tendresse convoités de la jeune fille :

³ Déjà le comte de Poitiers vieillissant espérait rajeunir et « rafraîchir le cœur » au contact de sa jeune amante, la Maubergeonne, comme il l'avoue dans sa *canço* *Mout jauzens me prenc en amar* : [...] A mos ops la vuellh retenir,/ Per lo cor dedins refrescar/ E per la carn renovellar,/ Que no puesca envellezir (v. 33-36). (Je la veux garder pour mon profit,/ Afin de rafraîchir le cœur au fond de moi/ Et pour renouveler ma chair/ Au point qu'elle ne puisse vieillir. Trad. Jean-Charles Payen, In : *Idem, Le Prince d'Aquitaine. Essai sur Guillaume IX, son œuvre et son érotique*, Paris, Honoré Champion, 1980, p. 117-118.)

Alez moi por Florence et si la m'amenez !
Je vuel estre de lé basiez et acolez,
Et en sa belle brace soit mes cors repousez,
Si gerra avec moi, si en frai mes grez,
Si me tatonnera les flans et les coutez ;
Gemès d'autre proesse n'iert mes cors alosez. (v. 111-116)

Quand le narrateur raconte pour la première fois les vicissitudes que les deux princes hongrois ont dû subir après la mort de leur père, le roi Philippe de Hongrie, il ne manque pas de souligner leur *caractère opposé*, la prouesse et la loyauté du cadet Esmeré ainsi que la félonie de l'aîné Milon.

Le meneur faisoit il Esmeré apeler ;
Mout fut prouz et leaus et bons a doctriener
Et, quant plus crut li enfes, et plus se voust pener
De fere bien toz diz por fere soi amer.
Li ainznez ot nom Mile, ensi l'oï nomer ;
Mès forment estoit faus et de mavès pencer,
Toz tens afelonni, quant il dut amander ;
Mout sot bien durement un prodome afoler,
Onc ne pot ses semblances a nul bien atorner. (v. 685-693)

La vaillance chevaleresque et la courtoisie d'Esmeré sont aussi rendues manifestes par des représentations héraldiques : par un lion d'or, symbole traditionnel du courage et de la prouesse et signifiant même, en l'occurrence, la haute naissance du prince hongrois, et une colombe blanche, symbole de la franchise et de la pureté de l'âme. Aussi l'auteur ne tarde-t-il pas à expliciter le sens précis des figures emblématiques peintes sur l'écu d'Esmeré :

Li leonciaus desoz de l'emfant senefie
Que il doit estre frans de par chevalerie,
Envers son anemi plainz de grant felonnie,
Et li colombiaus blans douçour et cortoisie,
Et que vers son ami mout forment s'umelie. (v. 707-711)

Le caractère diamétralement opposé des deux frères est aussi signalé pour le public médiéval par les noms transparents qu'ils portent : *esmeré*, participe passé du verbe *esmerer*, 'purifier', 'affiner' (lat. pop. **exmerare*, du lat. cl. *merus*, 'pur') signifie à la fois 'épuré' et 'gracieux', 'distingué'⁴ dans les œuvres

⁴ Algirdas Julien Greimas, *Dictionnaire de l'ancien français*, Paris, Larousse, 1970, p. 256.

littéraires d'ancien français. Le nom *Milon* par contre était régulièrement employé, ainsi que les noms *Ganelon* et *Macaire*, pour désigner des personnages félons et traîtres dans les chansons de geste et romans du Moyen Âge⁵.

L'auteur développe à maints endroits de la chanson le motif antithétique des « frères ennemis » qu'il a dû puiser tant dans la tradition littéraire du Moyen Âge remontant à l'antiquité (voir les tragédies de Sophocle et d'Euripide ainsi que la *Thébaïde* de Stace et le *Roman de Thèbes*) et reprise, quelques siècles plus tard, par la tragédie classique *La Thébaïde ou Les Frères Ennemis* de Racine, que dans un certain type de contes populaires médiévaux. Dans ces derniers, le frère cadet est également exposé à la jalousie et à la malveillance du (des) frère(s) aîné(s), et devra surmonter nombre de difficultés et de dangers, créés principalement par son (ses) frère(s), avant d'atteindre son but, par exemple, triompher d'un adversaire ou d'un monstre redoutable et obtenir la main et le royaume d'une belle princesse.

La construction de notre chanson d'aventures suit essentiellement ce schéma « folklorique » – les succès de guerre d'Esmeré et, parallèlement à ceux-ci, son bonheur individuel, sont constamment retardés et « déroutés » par les manœuvres malhonnêtes de son frère aîné – à cette différence près qu'au motif principal vient s'ajouter un motif parallèle, celui de l'odyssée féminine : les voyages forcés et les mésaventures de l'héroïne, également provoqués, du reste, par les machinations de Milon.

En fin de compte, on remarquera l'amplification redoublée du motif de la binarité antithétique dans *Florence de Rome* : par l'intégration du motif complémentaire de la femme [...] convoitée par son beau-frère, l'opposant principal du protagoniste masculin deviendra progressivement celui de l'héroïne qu'il aspire au début à en être l'adjuvant.

Les manœuvres du frère-opposant, dirigées contre son rival et l'épouse de celui-ci, sont multiples.

Pendant le premier combat des Grecs et des Romains, Milon, jaloux de l'ascendant que, par sa vaillance, Esmeré a sur l'empereur Oton, accuse de trahison son frère, qui s'est battu héroïquement, et a même sauvé l'empereur de Rome, et veut faire croire à celui-ci qu'Esmeré, attaqué par une multitude de Grecs et disparu dans la mêlée, est passé au camp de l'ennemi. Cependant, en narrateur avisé, l'auteur se hâte de lever le doute sur l'attitude du prince cadet et dénonce, par une antithèse frappante, l'acte perfide du frère aîné :

⁵ Voir Ernst Sauerland, *Ganelon und sein Geschlecht im altfranzösische Epos*, 1886, p. 39-41. Cité par A. Wallensköld, éd. cit., p. 32.

Seignors, mout par fu Milles plainz de grant fauceté,
Quant il envers son frere par a si mal erré,
Mès Esmeréz fu proz, s'ot le cors acesmé,
N'ot mellor chevalier en la crestienté ;
S'il fu proz a cheval, a terre ot grant fierté. (v. 1567-1571)

Cependant Milon pourrait être, malgré sa rivalité avec Esmeré, l'adjuvant de Florence car, quoique le roi Oton ait exprimé, avant de mourir, son désir qu'Esmeré obtienne Florence et son empire, la princesse de Rome est prête à épouser Milon afin de sauver l'empire⁶ (entre temps, Esmeré a été fait prisonnier par les Grecs). Mais Milon, incapable de se débarrasser des traits négatifs de son caractère, par orgueil, offense Florence en demandant à réfléchir, et devient de la sorte définitivement son adversaire⁷.

Poussé par le désir de vengeance, Milon continue à intriguer et à comploter à la fois contre Florence et Esmeré qui, libéré par Garsire, n'a pas hésité à épouser la princesse de Rome. Pour s'emparer de l'empire, Milon commet la haute trahison de faire répandre la fausse nouvelle de la mort d'Esmeré poursuivant les guerriers de Garsire, et pour comble de son méfait, il cherche à semer la discorde entre son frère et Florence en accusant celle-ci d'adultère avec l'un des chevaliers d'Esmeré.

Outre la vaillance chevaleresque, la courtoisie parfaite d'Esmeré s'oppose également à la conduite félonne de Milon lorsque le prince généreux pardonne même deux fois à son frère perfide. D'abord, pour son imposture d'avoir voulu faire croire aux Romains que leur empereur « mourant » lui avait laissé l'empire et sa femme ; ensuite, quand Milon accuse Florence d'adultère avec Agravain et tue celui-ci pour le faire taire.

Les princes hongrois

La divergence fondamentale de la conduite des deux princes hongrois tout le long du poème permet aussi de percevoir les regards que l'auteur anonyme porte sur la Hongrie de l'époque. Ces regards sont bien favorables lorsqu'ils se jettent sur le roi Philippe de Hongrie (qui est, de même que le roi Garsire de Grèce ou l'empereur Oton de Rome, un personnage littéraire fictif) et son fils

⁶ « Se tant avez de cuer et vos si vos sentez/ Que vos puisiez rois estre de Romme coronez,/ Que par vos peüst estre maintenuz cest regnez,/ Je n'en sai autre choze, mès mon cors recevez ;/ Je vos ferai seignor de totes mes cite. » (v. 2168-2172)

⁷ v. 2177-2182.

cadet Esmeré, qui est « le meilleur chevalier » de la chrétienté comme l'affirme l'auteur à plusieurs reprises.

A cel ancien tens, seignors, n'estoit il mie
De tote nostre loi de la chivellerie
Nul mellor chevalier d'Esmeré de Hongrie. (v. 1191-1193)

Cependant, dès qu'il s'agit du frère aîné Milon, l'auteur parle un tout autre langage. Bien qu'il ne lui dispute la vaillance ni le courage pendant le combat, il ne manque jamais d'avertir le public de son mauvais caractère et de sa perfidie :

Mout fu bon chevalier, bien pert a son blason :
Tot li ont detrenchié son escu au leon ;
[...]
Mès trestut cil que pencent que il soit loiauz hom
Ne sevent qu'a ou cuer, car de tel cude l'on...
Que mout par a de mal desoz son chaperon.
Miles estoit mout genz et de belle façon,
Mès el siecle n'avoit plus encrieme felon ;
Encore fera il son frere traïson,
Que n'oïstes si male en fable n'en chanson. (v. 1833-1848)

On a l'impression que l'opposition marquée des traits de caractère des princes hongrois peut traduire en quelque sorte le jugement contradictoire que l'auteur anonyme a formé sur les Hongrois, surtout si l'on tient aussi compte de son avis défavorable concernant la mère des deux frères.

Quant à la réalité des personnages et toponymes hongrois figurant dans la chanson, on a vite fait de conclure qu'ils sont tous les produits de l'imagination et de la fiction poétiques. Comme nous l'avons dit plus haut, il n'a jamais existé de roi de Hongrie appelé Philippe dont les fils seraient venus à la rescousse de l'empereur de Rome. Pour notre part, nous ne saurions ajouter foi à la conjecture de Louis Karl selon laquelle le nom d'Esmeré de Hongrie serait identique soit au nom du roi Émeric de Hongrie (1196-1204) « qui fut aussi trahi par son frère »⁸, soit au nom du prince Aimeri (Imre), fils du roi saint Étienne et de Gisèle de Bavière⁹. Les équivalents français du prénom hongrois

⁸ Cf. Louis Karl, « La Hongrie et les Hongrois dans les Chansons de geste », *Revue des Langues Romanes*, 51, 1908, p. 30.

⁹ L. Karl, « Florence de Rome et la Vie de deux saints en Hongrie », *Revue des Langues Romanes*, 52, 1909, p. 175-76.

Imre sont aussi bien Émeric qu'Aimeri, et il est insuffisamment fondé de supposer, comme l'a fait L. Karl, un rapport étymologique entre le nom Esmeré et les équivalents français du prénom hongrois en question. Le nom Esmeré peut bel et bien être dérivé du participe *esmeré* ayant une valeur adjectivale (voir ci-dessus). Il n'est pas sûr non plus, comme L. Karl le pense¹⁰, que la vie ascétique et exemplaire du prince Imre ait pu servir de modèle à suivre pour l'auteur de *Florence de Rome*, d'autant moins que le prince avait vécu deux siècles plus tôt et qu'Esmeré de Hongrie représente, contrairement à l'image « hagiographique » de saint Aimeri de Hongrie, un idéal de chevalier vaillant et combattant. On peut admettre tout au plus que l'auteur ne semble pas avoir inventé de toutes pièces le service que le roi de Hongrie avait autrefois rendu au roi de Grèce, contre lequel celui-ci a mis en liberté Esmeré lorsqu'il a été fait prisonnier par les Grecs. On sait combien les premiers rois de la Maison d'Árpád veillaient aux rapports délicats et changeants qu'ils entretenaient avec l'empire de Byzance même après qu'Étienne I^{er} (saint Étienne) fut fait roi de Hongrie et ceint de la couronne envoyée par le pape Sylvestre II. On connaît également les mariages dynastiques entre la cour du *basileus* de Constantinople et la Maison d'Árpád (dont le plus notable fut celui de Piroška [la future Irène], fille du roi Ladislas I^{er} de Hongrie, avec l'empereur de Byzance Jean II Comnène), et que plusieurs princes royaux trouvèrent refuge à la cour byzantine durant les luttes dynastiques pour le trône du royaume de Hongrie. Parmi les princes hongrois, le futur roi Béla III, fils de Géza II, a passé presque neuf ans à la cour de l'empereur Manuel Comnène comme son beau-fils et son héritier désigné sous le nom d'Alexis (*Alexios*), revêtu de la dignité de *despotès*¹¹.

Voici comment le secrétaire (βασιλικὸς γραμματικὸς) de l'empereur Manuel, l'historiographe byzantin Ioannēs Cinname (Ἰωάννης Κίνναμος) rapporte les tentatives du *basileus* d'intervenir dans les luttes dynastiques des princes hongrois (frères et fils du roi Géza II) pour étendre son influence sur les régions frontalières du Royaume de Hongrie. C'est aussi pour cette raison qu'il voulait marier sa fille Marie avec le jeune prince Béla à qui il demanda de séjourner en tant que son héritier à la cour de Constantinople.

¹⁰ *Ibid.*, p. 176.

¹¹ Sur les rapports dynastiques byzantino-hongrois, voir Gyula Moravcsik, *Byzantium and the Magyars*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1970, et *idem*, « Les relations entre la Hongrie et Byzance à l'époque des croisades », *Revue d'Études Hongroises*, 1933, p. 304-308.

Ἐπειδήπερ ὁ βασιλεὺς ἐνταῦθα ἐγένετο, γνοὺς ἀμήχανα εἶναι λοιπὸν Στέφανον γῆς ἄρξειν τῆς Οὐννων (ἦδη γὰρ Στέφανον αὐθις τὸν Ἰατζᾶ κατεστήσαντο φέροντες) ἐτέραν ἐτράπετο. Οὐννικῆς γὰρ δυνάμει τῇ πάσῃ, καθάπερ εἴρηται, μεταποιεῖσθαι ἤθελεν ἐν μεταιχιμίῳ τῶν ἐσπερίων κειμένης ἐθνῶν. Βελὰν τοίνυν, ὃς μετὰ Στέφανον τῷ Ἰατζᾶ παῖς ἦν, Μαρία τῇ αὐτοῦ θυγατρὶ συνάψαι πρὸς γάμον διενοήθη. Γεώργιον μὲν οὖν, ὃς ἐταιρείας τῷ τότε ἡγείτο τῆς βασιλικῆς, Παλαιολόγον μὲν γένος ἐς δὲ τὸν τῶν σεβαστῶν ἀναβεβηκότα ὄγκον, ἐπὶ Οὐννικὴν πέμψας δοκιμάζειν ἐκέλευε περὶ τοῦ κήδους· ὁ δὲ τὴν ἐς Βυζάντιον αὐθις ἐστείλατο. Οὐννοι δὲ τῷ Παλαιολόγῳ κοινολογησάμενοι Βελὰν τε φέροντες ἔδοσαν αὐτῷ καὶ χώραν, ἣν ὁ πατὴρ αὐτῷ περιῶν ἀπεδάσατο, ἄσμενοι ἐκκληροῦντο. Ὁ τοίνυν Παλαιολόγος παραλαβὼν αὐτὸν σὺν ὁμολογίαις αἷς εἴρηται ἐν Βυζαντίῳ παρεγένετο. Καὶ τὸ ἐντεῦθεν τῶν ἐπὶ τῷ κήδει βασιλεὺς ἐφρόντιζεν, ὃ τε παῖς Ἀλέξιος ἦδη μετωνομάσθη καὶ δεσπότης ἀνεβοήθη. Ἡ μὲν οὖν ἐπὶ Βυζάντιον ἄφιξις τῷ Βελᾷ ταύτην ἔσχεν ἀρχήν¹².

Un autre historiographe byzantin, Nicéas Choniates (Νικήτας Χωνιάτης) dans sa Χρονική διήγησις, mentionne également l'intention de l'empereur Manuel d'assurer le trône de Byzance à ses descendants par le mariage de sa fille Marie avec le prince hongrois Béla.

Μήπω δὲ γεννήσας ὁ Μανουὴλ υἱόν, ἀλλ' ἐπὶ τῇ θυγατρὶ Μαρία, ἦν αὐτῷ ἡ ἐξ Ἀλαμανῶν ἀπέτεκεν ἄλοχος, τὰς τοῦ γένους σαλεύων

¹² « Comme l'empereur était là, et qu'il reconnut qu'Étienne [Étienne IV] n'était plus en mesure de régner sur la terre des Huns [Hongrois] – car Étienne, fils de Géza [Étienne III] fut réintégré dans ses droits –, il chercha une autre solution. Il s'employait de toutes ses forces à s'emparer de la terre des Huns comme celle qui se situait au milieu des peuples occidentaux. Il envisageait donc de marier Béla, fils de Géza et frère cadet d'Étienne, avec sa fille Marie. Ainsi l'empereur envoya-t-il Georgios de la lignée des Paléologues, qui était alors le commandant de la garde impériale ayant obtenu le grade des *sebastos*, sur la terre des Huns avec l'instruction de s'informer du mariage pendant que, lui-même, il entra à Byzance. Après s'être entretenu avec Paléologue, les Huns lui transmirent aussitôt Béla avec la terre que son père lui avait désignée en partage encore de son vivant. Ayant pris Béla avec les conventions ci-dessus mentionnées, Paléologue entra à Byzance. Dès lors l'empereur s'occupait des affaires relatives au mariage. Le nom de l'enfant fut changé en Alexios, et il fut proclamé *despotès*. C'est ainsi que Béla arriva à Byzance. » *Ioannis Cinnami Epitome rerum ab Ioanne et Alexio Comnenis gestarum*, éd. August Meineke, Bonn, 1836. Pub. par Moravcsik Gy., *Az Árpád-kori magyar történet bizánci forrásai – Fontes byzantini historiae hungaricae aevi ducum et regum ex stirpe Árpád descendunt*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1988, p. 217-218.

διαδοχάς, ὅρκοις πάντας κατενεπέδωσε μετὰ τὸν αὐτοῦ μόρον αὐτὴν
τε τὴν Μαρίαν καὶ τὸν μνήστορα ταύτης Ἀλέξιον, ὅς, ὡς εἰρήκειμεν,
ἐξ Οὐγγρίας ὥρμητο, κληρονόμους τῆς οἰκείας ἔχειν ἀρχῆς καὶ ὡς
Ῥωμαίων ἀναξί σφισι καθυπείκειν καὶ προσκυνεῖν¹³.

Cependant, contrairement aux conjectures fantaisistes et aux tentatives de L. Karl d'identifier les princes hongrois figurant dans la chanson *Florence de Rome* à des hauts personnages historiques réels, il est légitime de supposer que l'auteur anonyme du poème narratif ait mis à profit, lors de la création des portraits antithétiques d'Esmeré et de Milon, ses connaissances sur la rivalité fréquente et les luttes acharnées menées pour le pouvoir royal de nombre de princes hongrois de la Maison d'Árpád (à titre d'exemple, qu'il suffise de rappeler les hostilités prolongées entre le roi Coloman [Kálmán] et son frère Álmos ou celles qui opposaient le roi Émeric [Imre] à son frère cadet András, le futur André II).

Quant à l'opposition des frères princiers hongrois, on rencontre des similitudes remarquables dans le processus de l'avènement de Béla III (1172-1196) au trône de Hongrie et dans celui d'Esmeré à la dignité d'empereur de Rome. Béla-Alexis, qui, après la mort de son frère aîné, le roi Étienne III, fut invité par les grands seigneurs hongrois à quitter la cour du *basileus* pour occuper le trône du Royaume de Hongrie, devait faire face – tout comme Esmeré à celles de Milon – aux aspirations de son frère cadet Géza, appuyé par sa mère Euphrosine, veuve du roi Géza II, et par certains dignitaires du roi défunt Étienne III et faire des efforts considérables pendant plusieurs années pour l'écarter définitivement du trône et du pays¹⁴. On peut aussi établir des parallélismes frappants dans l'attitude de « prétendant » de Béla III et d'Esmeré de Hongrie. Ayant d'abord été impliqués dans les manœuvres politiques et militaires de la cour de Byzance, tous deux finissent par abandonner le service de la cause de l'empereur byzantin pour s'orienter vers une cour royale

¹³ « Comme Manuel n'avait pas encore de fils et que l'héritage de sa lignée dépendait de sa fille Marie, de qui sa femme alémanique [Berthe von Sulzbach] avait accouchée, il obligea sous serment tout le monde à accepter, après sa mort, Marie même et son fiancé, Alexios [le futur Béla III], qui était, comme nous l'avons dit plus haut, originaire de Hongrie, en tant qu'héritiers de son empire, et à leur obéir et à leur rendre hommage comme aux seigneurs des Romains [Byzantins]. » *Nicetae Choniatae Historiae*, éd. Jan Louis van Dieten, Berolini et Novi Eboraci, 1975. Pub. par Moravcsik Gy., *Az Árpád-kori magyar történet bizánci forrásai*, op. cit., p. 281.

¹⁴ Voir Kristó Gyula – Makk Ferenc, *III. Béla emlékezete* [La mémoire de Béla III], Budapest, Magyar Helikon, 1981, p. 14-16, 59-60, 63-64.

occidentale et y trouver de la renommée et une épouse : Esmeré se met au service de l'empereur Oton de Rome et, en tant que son héritier désigné, épouse sa fille Florence ; Béla III, après un premier mariage avec Anne de Châtillon, princesse d'Antioche, demande en second mariage Marguerite de France, fille du roi Louis VII et demi-sœur du roi Philippe-Auguste¹⁵.

La fuite des princes hongrois de la chanson à la cour du roi d'Esclavonie après la mort de leur père ne repose sur aucune réalité historique d'autant moins que « *l'Esclavonie* », c'est-à-dire la Slavonie n'était pas un royaume indépendant mais une région frontalière, rattachée au Royaume de Hongrie à la fin du XI^e siècle par le roi Ladislas I^{er}, donc une partie intégrante de la Hongrie médiévale.

Il est toutefois acquis que, pendant les XII^e et XIII^e siècles, les relations entre la France et la Hongrie se multiplièrent à plusieurs niveaux. Non seulement des artistes, artisans et commerçants venaient de plus en plus nombreux des diverses régions de France en Hongrie mais des chevaliers mêmes s'établirent dans le pays, conséquence naturelle des relations matrimoniales entre les deux royaumes (parmi ces chevaliers, le champenois Sambuccus a donné le patronyme au village de Zsámbok, près de Budapest, et à la famille historique de Zsámboki)¹⁶. Il est connu que le roi Coloman (Kálmán) de Hongrie épousa la fille de Roger, duc de Normandie, que le roi Béla III eut pour femme en premier mariage Anne de Châtillon, et en second mariage, il épousa Marguerite de France, fille du roi Louis VII et demi-sœur du roi Philippe-Auguste (voir ci-dessus), et que l'épouse du roi André II, fils cadet de Béla III, était la princesse française Yolande de Capet-Courtenay. Ces mariages royaux furent sans doute précédés et suivis de nombreuses missions « diplomatiques » permettant aux seigneurs et clercs français de mieux connaître le « riche et exotique » pays de l'Europe centrale. Les deuxième et troisième croisades traversant le territoire du Royaume de Hongrie ont également contribué à ce que les Français prennent connaissance de la Hongrie de l'époque. Ces rapprochements

¹⁵ Dans son traité *De Amore*, André le Chapelain apporte un témoignage précieux sur les préparatifs de ce mariage ainsi que sur l'état du Royaume de Hongrie et le personnage de Béla III. (*Andreae Capellani regii Francorum, De amore libri tres*, éd. Emil Trojel, Copenhagen, 1892, p. 61-62.) Sur ce sujet, voir Emese Egedi-Kovács, *Le souvenir de Béla-Alexis dans la littérature française du XI^e siècle*, In : *Byzanz und das Abendland : Begegnungen zwischen Ost und West* (Bibliotheca Byzantina 1.), éd. Erika Juhász, Budapest, Eötvös-József-Collegium, 2013, p. 161-177, et Géza Rajnavölgyi, *Un rapprochement entre les cours de France et de Hongrie au XI^e siècle vu par André le Chapelain*, In : *Dialogue des cultures courtoises*, sous la dir. d'E. Egedi-Kovács, Budapest, Collège Eötvös József ELTE, Budapest, 2012, p. 254.

¹⁶ L. Karl, « La Hongrie et les Hongrois dans les Chansons de geste », art. cit., p. 29.

dynastiques, politiques et culturels de plus en plus intenses entre les deux pays à la fin du XII^e et durant le XIII^e siècle ont dû éveiller la curiosité des clercs et trouvères français pour ce pays « exotique » et lointain¹⁷.

Outre les rapports dynastiques, il faut tenir compte aussi de l'origine « pan-nonienne », bien connue en France, de saint Martin de Tours et surtout du culte très répandu dans le Nord de la France aux XIII^e-XIV^e siècles de sainte Élisabeth de Hongrie, fille du roi André II de Hongrie¹⁸, corroboré par la *Vie de Saint Elysabel, fille du roi de Hongrie* de Rutebeuf¹⁹ et la *Vie de Sainte Elisabeth de Hongrie*, œuvre d'un poète picard anonyme de la fin du XIII^e siècle²⁰.

¹⁷ Voir Asztrik Gabriel, *Les rapports dynastiques franco-hongrois au Moyen-âge*, Budapest, 1944, p. 1-51 ; Dezső Pais, « Les rapports franco-hongrois sous le règne des Árpád, I », *Revue des Études Hongroises et Finno-ougriennes*, 1-2, 1923, p. 15-26.

¹⁸ Voir à ce sujet L. Karl, « Florence de Rome et la vie de deux saints de Hongrie », art. cit., p. 163-180.

¹⁹ *Œuvres Complètes de Rutebeuf*, éd. Edmond Faral et Julia Bastin, Paris, Picard, 1977, t. II, p. 60-166.

²⁰ Éd. L. Karl, *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 34, 1910, p. 708-733.